

Tonton à Montréal

Stanley Péan, *Zombi Blues*, Montréal, La courte échelle, 1996,
288 p., 17,95 \$.

Julie Sergent

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1996). Compte rendu de [Tonton à Montréal / Stanley Péan, *Zombi Blues*, Montréal, La courte échelle, 1996, 288 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 25–25.

Tonton à Montréal

Il y a un monstre qui hante Haïti. Et il charrie son ignominie jusque chez nous. Stanley Péan nous le rappelle.

ROMAN
Julie Sergent

IL ÉTAIT UNE FOIS UN GROS HAÏTIEN, ex-macoute au charme insensé surnommé Barracuda. Il débarque un jour à Montréal à la recherche d'une compatriote, dont la vie, soit dit en passant — et affaire de montrer ce qui fait palpiter le gros porc —, ne tient plus désormais qu'à un fil. Pour l'assister dans cette démarche, et d'autres plus machiavéliques encore, Barracuda se fait accompagner d'un fidèle serviteur que des décennies de loyaux services auprès de son maître commencent enfin à répugner, et d'un monstre albinos, que le porc appelle affectueusement « mon fils » et qui ne parle pas, ne drague pas, ne pense manifestement pas. Mais qui tue. Oh ! comme il tue !

Remercions à cet égard le dieu de l'informatique : la réalité virtuelle n'a pas encore pris le domaine du livre d'assaut, ainsi le gros Haïtien pas plus que son monstre ne se retrouve pas dans notre salon. On a encore tout le loisir que n'ont pas les victimes de leur rabattre un signet sur la gueule avec la violence d'un coup de poing, voire de les envoyer valdinguer dans une poubelle, de les couvrir de détritits, de les oublier...

Portraits réussis

Cela dit, le calque du tonton macoute (ou plutôt « makout », comme l'écrit l'auteur, se réclamant de l'orthographe phonétique officiellement admise en Haïti) qu'en tire Stanley Péan dans son roman *Zombi Blues* est tellement terrorisant que l'on aura encore en mémoire l'image de Barthélémy Minville, alias Barracuda, ex-ministre de l'Intérieur sous le régime duvaliériste, longtemps après que se seront closes ses aventures en terre montréalaise.

L'effroi tient évidemment, d'une part, au fait que le personnage nous rappelle l'existence réelle des makouts — non pas qu'on l'oublie, seulement voilà une de ces certitudes affolantes auxquelles on aime forcément mieux, autant que possible, ne pas penser —, mais le soin que met d'autre part l'auteur à cerner son personnage compte d'autant dans l'effet réaliste.

Multipliant les instantanés qui montrent Minville le makout en action — dévorant son premier jeune cul québécois de ses yeux de cannibale ; s'assurant, d'un coup de chantage, que rien ne viendra s'opposer à son installation dans un domaine à Laval ; retraçant une compatriote, et se remémorant alors avec nostalgie la séance de torture et d'exécution à laquelle il a soumis le père de celle-ci trente ans plus tôt —, Stanley Péan construit peu à peu une biographie que le lecteur admet sans conteste.

Nombreux sont les personnages, de fait, qui sont ciblés avec une semblable précision. Et c'est fort heureux.

Car dans cette fresque haïtiano-québécoise, où se mêlent aux aventures d'une famille dysfonctionnelle l'alcool, le racisme, le jazz, la vengeance, la baise folle et le cul interdit, ils sont beaucoup à se partager la vedette. Outre le clan de Barracuda et le clan de Québécois d'origine haïtienne que

forment peu à peu ceux qu'il a choisis pour victimes — dont une guérisseuse (la « doktèfey ») à qui il ordonne de concocter un sérum diabolique, un jazzman qui se fait appeler D'ArqueAngel, et un policier noir de la Communauté urbaine de Montréal que ses compatriotes appellent Oréo (« noir à l'extérieur, blanc en dedans », p. 40) —, ils sont bien une douzaine d'autres à se rappeler de temps à autre au lecteur.

Et on leur saura d'autant plus gré, en effet, d'être si admirablement campés que les histoires à travers lesquelles ils évoluent ne sont pas, quant à elles, d'une clarté et d'une logique exemplaires.

Des histoires incomplètes

On comprend que Stanley Péan ne livre que parcimonieusement ses secrets, histoire de mieux nourrir le suspens de son roman et l'aura de fantastique qui le nimbe, mais peut-être aurait-il pu nous donner un peu plus de la chair de son œuvre.

Les scènes, par ailleurs toujours bien écrites et *punchées*, semblent souvent narrées beaucoup trop rapidement pour tout ce qu'elles transportent. Il y a un enfant mort, dont l'absence hante à l'évidence toute la famille, et particulièrement D'ArqueAngel, son demi-frère, mais dont on aimerait savoir bien plus. Il y a de l'amour incestueux qui, s'il donne lieu à de belles scènes de baise enflammée, ne semble pas pour autant avoir d'assises. Comment se fait-il, en outre, que l'événement clé, déterminant dans l'existence de tous les personnages importants de l'histoire, soit réglé en deux coups de cuillers à pot, ou à peu près, dans les toutes premières pages du livre ?

En contrepartie, on trouve des éléments dont on pourrait peut-être se passer. Particulièrement l'omniprésence du jazz : des titres de chapitres, tous empruntés à des pièces de jazz, aux fréquents commentaires savants du narrateur, du genre : « Pourquoi alors les pulsations de son cœur font-elles songer à un solo de batterie de Tony Williams » (p. 30), le discours pointe sans cesse du doigt ce narrateur, mais plus probablement cet auteur, fou du jazz, et qui a décidé ici, peut-être aussi pour le bénéfice de quelques *happy few*, de se faire plaisir.

Tout cela, qu'un travail d'édition approfondi aurait sans doute pu régler, ne porte pas complètement ombrage à notre plaisir à nous, et on traverse *Zombi Blues* avec tous les sens en alerte, bouleversé tantôt par la cruauté tantôt par la sensualité des gestes, pris dans le suspens du roman, charmé par son écriture.



Stanley Péan